

EXPEDITION DANS LA CORDILLIERE BLANCHE

Véçu

Pérou - Partie 2

Texte : Alexis LOIREAU

Résumé du précédent numéro

Nous sommes sept jeunes de 21 à 26 ans, cinq élèves de l'Ecole Polytechnique, un enseignant, une étudiante en médecine, à avoir effectué une expédition durant l'été 2000 au Pérou dans la Cordillère Blanche.

Presque trois semaines sont déjà passées depuis l'arrivée à Lima. Objectif la Cordillère Blanche où nous avons gravi le Pisco (5752m) et le Chopicalqui (6354m).

Dans le Crampon 306, la fin du récit de l'expé avec l'ascension de l'Alpamayo (5947m), et le récit d'une semaine passée dans la région du Machu Picchu, au sud du Pérou

Du 22 au 27 juillet : voie Ferrari (face Sud-Ouest) à l'Alpamayo (5947m) :

Nous repartons le 22 juillet vers notre principal objectif, la fameuse montagne qui fait de nos rêves les plus beaux que nous n'ayons jamais eus : l'Alpamayo. Pour s'en approcher, il faut commencer par refaire une partie du trek. Nous sommes beaucoup plus chargés que la dernière fois car nous avons tout le matériel technique de montagne. Nous engageons deux porteurs et un muletier avec deux mules. Les porteurs ne porteront nos affaires qu'au-dessus du camp de base, là où les mules font demi-tour pour redescendre. Le premier jour nous reprenons un colectivo jusqu'à Cashapampa, puis nous remontons la même vallée encaissée que deux semaines auparavant. Nous dormons un peu plus loin que Llamacoral.

Le lendemain, après deux heures de marche, nous quittons la route de notre trek pour prendre la vallée de gauche qui monte vers le camp de base de l'Alpamayo. Nous l'atteignons en une heure et nous nous abritons quelques instants dans une cabane de muletier, il pleut. Le coin est superbe, surtout grâce à la présence de très beaux arbres à l'écorce rouge et de la belle pyramide élancée posée en face de nous

qu'est l'Artesonjaru. Nous remontons ensuite la moraine qui domine le camp de base, et au bout de deux heures nous arrivons au camp de moraine à la limite inférieure du glacier. Le lieu est beaucoup moins charmant, nous essayons de trouver un endroit à peu près plat dans ces étendues de gros blocs de pierre charriés par le glacier; l'eau y est rare, seul un mince filet coule entre deux rochers 100 mètres au-dessus de notre camp. Nos porteurs sont restés dans la cabane au camp de base pour la nuit.

Le brouillard est là Nous doutons un peu

Le matin du 24 juillet, ils nous rejoignent vers 7h et continuent vers le camp suivant, situé à 5300m au col situé entre le Quitaraju et l'Alpamayo. Nous les suivons quelques heures plus tard. Il faut remonter le glacier qui descend du col, la pente est douce au début et se redresse à la fin à 40° sur 100m. Cette année, le passage terminal juste en-dessous du col est en très bonnes conditions. Les séracs sont très peu menaçants. Certaines années, ils interdisent tout passage, à moins de ne pas être soutien de famille. Après deux ou trois heures

de montée, nous arrivons au col en début d'après-midi. Le panorama devrait être magnifique, mais nous sommes dans le brouillard. Il y a déjà beaucoup de terrasses dans la neige pour les tentes. Nous les montons rapidement puis nous nous engouffrons à l'intérieur car il s'est mis à neiger. Les précipitations ne s'arrêteront pas de l'après-midi et continueront encore toute la soirée. Nous dînons dans les tentes. Ambiance. Demain, c'est normalement le « summit day », nous doutons quelque peu. Par ce temps-là en montagne, on n'est bien que dans la douce chaleur des duvets. Elle a d'ailleurs vite raison de notre anxiété et Morphée nous entraîne loin de ce monde devenu quelque peu hostile.

Le 25 juillet, à une heure du matin, la voie lactée est magnifique, rouge par endroits, et les millions d'étoiles ont à cette altitude assez de luminosité pour éclairer les cristaux de neige et peupler la montagne de milliers de lucioles. Il fait grand beau. La journée sera donc intense et longue. Nous ne nous levons plus tard et nous partons de nuit vers la face Sud-Ouest que nous n'avons toujours pas vue. La neige a recouvert la trace qui y mène mais une cordée est passée juste avant nous et

nous n'avons qu'à suivre leurs pas. Le premier de cette cordée est un guide péruvien accompagné d'un alpiniste allemand. Nous les rejoignons à la rimaye où nous aidons l'Allemand à franchir le passage.

Après Verdun, Le sommet

Puis nous nous engageons à leur suite dans l'ice-flute que suit la voie, la pente y est de 55-60° sur 350m. L'assurage est excellent, il y a des pieux à neige en moyenne tous les 20m. Les 50 premiers mètres sont en neige, l'ascension est plaisante mais la glace se fait de plus en plus présente au fur-et-à-mesure que l'on s'élève. Et nous nous retrouvons vite dans une situation que l'on évite au maximum dans les Alpes : grimper à plusieurs cordées dans une voie en glace. Il est en effet dans ces conditions assez inévitable de s'envoyer des morceaux de glace les uns sur les autres. La dernière cordée revit Verdun puis nous nous efforçons de grimper plus prudemment et donc aussi beaucoup plus lentement. Vers 10 heures, le temps se gâte à nouveau et nous sommes rapidement dans le brouillard.

Nous atteignons tous le sommet en début d'après-midi. On ne voit pas à 20 mètres mais le moment reste intense. Le sommet est une arête extrêmement effilée, à peine 50cm de large, des pentes à presque 80° s'enfoncent des deux côtés dans des abîmes rendus insondables par le brouillard. Voilà notre seul souvenir du sommet de l'Alpamayo.

La brouillard est là... D'abord trouver l'unique pont de neige...

Nous entamons les rappels dans notre voie de montée. Au milieu de la descente, il se met à neiger. L'ice-flute que nous descendons devient un véritable torrent de neige. Nous arrivons enfin à la rimaye. La trace qui mène au camp a complètement disparu sous la neige et il nous reste à peine plus d'une heure de jour. Il neige toujours, le brouillard se déchire parfois mais ne nous permet pas de repérer nos tentes. Il s'agit d'abord de retrouver l'unique pont de neige qui permet de traverser

une grande crevasse qui barre tout le glacier en contrebas. La première cordée part devant pour installer un rappel et trouve le pont de neige. La deuxième cordée part cinq minutes plus tard, mais elle ne voit déjà plus la première et la trace a disparu sous la neige. Elle fonce droit vers la crevasse, à gauche du pont de neige et fait demi-tour alors que le premier de cordée s'enfonce brusquement jusqu'à mi-cuisse... Dans ces conditions, au lieu de vouloir gagner quelques minutes, il fallait évidemment rester groupés. Nous essayons ensuite de suivre l'ancienne trace en sondant sous la neige fraîche avec un bâton télescopique. Nous restons bien concentrés, la moindre erreur d'itinéraire et nous risquons d'errer toute la nuit sur ce glacier. Au bout d'une heure de descente, le brouillard se déchire et dévoile notre camp à une centaine de mètres. Jamais nous n'avons été aussi heureux de voir nos tentes ! Nous les atteignons à la tombée de la nuit, vers 18

heures. Les étoiles entrevues 17 heures plus tôt n'ont pas menti, c'était bien la journée la plus intense de notre séjour au Pérou.

La plus belle montagne du monde

Le lendemain vers 6 heures, nous jetons un coup d'œil dehors : il fait un temps splendide, le soleil se lève sur l'Alpamayo ! Nous sommes tous vite dehors pour le spectacle tant attendu car repoussé à chaque fois : la contemplation de la face sud-ouest de l'Alpamayo, celle que l'on a gravie la veille, celle qui lui vaut le titre de « plus belle montagne du monde ». Les quelques moments de bonheur intense dans le froid piquant du petit matin, hypnotisés par cette montagne qui est là, - oui enfin là, on ne rêve plus -, juste en face de nous, sont à la hauteur de toutes nos espérances et resteront longtemps gravés dans nos mémoires. Nous décidons de lever le camp, il est trop tard pour faire le Quitaraju initialement prévu aujourd'hui

et nous n'avons pas le courage d'attendre jusqu'à demain. Nous redescendons du col en deux rappels, dépassons le camp moraine et nous continuons jusqu'au camp de base où nous nous installons confortablement dans la cabane de muletier.

Le 27 juillet, nous descendons jusqu'à la route à Cashapampa. Comme la veille, les sacs sont assez lourds (dans les 25 kilos) puisque nous n'avons plus aucun porteur. Les six heures de descente sont plutôt éprouvantes mais nous sommes assez motivés par l'idée de dormir dans un lit et de manger autre chose que des pâtes pas cuites ou des lyophilisés. Le soir même nous sommes de nouveau à Huaraz, nous nous régalaons dans un restaurant où nous avons désormais nos habitudes, et nous nous endormons bien vite, des images - bien réelles maintenant - plein la tête, le cœur gonflé par le sentiment d'avoir accompli quelque chose.

Du 3 au 7 août : trekking jusqu'au Machu Picchu :

Après quelques journées de tourisme dans les environs de Huaraz et à Lima, nous arrivons en avion à Cusco dans la matinée du 2 août. La ville est bien belle, très touristique et contraste avec tout ce que l'on a pu voir auparavant au Pérou. L'après-midi, nous nous renseignons sur le trekking que l'on pourrait effectuer pour aller jusqu'au Machu Picchu. Le classique trek de l'Inca ne nous intéresse pas. Il peut y avoir jusqu'à 400 personnes sur la même étape ! Par contre un couple d'Anglais rencontré deux

semaines auparavant nous avait indiqué un autre trek beaucoup moins fréquenté. Nous achetons une carte dans une agence de voyage (difficilement : tout est fait à Cusco pour inciter les touristes à trekker avec une agence) et nous décidons de partir le lendemain.

A 4h30 du matin le 3 août, nous traversons Cusco animé par les touristes enivrés sortant de discothèque et nous prenons un bus pour Mollepata. Cette fois nous partons léger, sans porteurs, avec 4 jours d'autonomie en nourriture, quelques

vêtements et les tentes. Nous n'avons qu'une seule petite casserole pour 7 personnes : nous avons oublié les trois quarts de nos gamelles sur la terrasse de l'hôtel à Huaraz ! Mollepata est un petit village indien d'une centaine d'habitants, à trois heures de route de la première ville, Cusco. A tout hasard, nous avons fait le tour de la ville pour chercher une popote, sans succès. Mais alors que nous déjeunons tranquillement au soleil sur la petite place centrale du village, un homme arrive droit du ciel vers nous pour nous vendre une batterie de cuisine complète ! Nous ne mangerons pas dans une

Pierre creuse avec deux morceaux de bois.

Nous suivons pendant quelques heures une adolescente à cheval qui rentre de l'école. On traverse derrière elle quelques collines arides et après 6 heures de marche, nous arrivons chez elle dans la vallée du Rio Blanco. Nous campons un peu au-dessus sur un replat vers 4000 m, au confluent de deux vallées face au magnifique Salcantay (6294m), montagne sacrée des Incas.

Le lendemain, nous montons au col (4500m) au pied du Salcantay en contournant deux grosses moraines par la gauche. La face imposante du Salcantay disparaît vite

dans la brume et c'est bientôt à notre tour de plonger dans le brouillard. Au col, on ne voit pas grand-chose à part les dizaines de cairns construits là par les indiens à chacun de leur passage. Nous redescendons de l'autre côté, le monde minéral de la haute montagne et le brouillard cèdent vite la place à des alpages d'altitude et à une brume froide. Nous dépassons une prairie plate où nous aurions pu camper et nous nous enfonçons dans une végétation de plus en plus luxuriante. Le contraste est saisissant entre le monde de glace et de pierres que l'on vient de quitter et l'exubérance de cette forêt tropicale de montagne. On y découvre plusieurs espèces d'orchidées, des colibris, quelques oiseaux multicolores aux chants lancinants plus que mélodieux, et des mousses, lichens, lianes qui occupent le moindre espace baigné de temps à autre par un petit rayon de soleil. Nous croisons quelques paysans qui pratiquent la culture sur brûlis. Ils vivent dans de petites huttes, leur isolement est étonnant, les enfants vont encore à l'école à Mollepata (ils ne doivent pas y aller tous les jours!). Le soir nous campons sur une belle prairie plate à côté de quelques huttes.

Le 5 août nous décidons de ne pas descendre la vallée jusqu'à Santa Teresa, mais de prendre un chemin qui va vers le site du Machu Picchu plus rapidement en coupant par la montagne à partir du village de la Playa. Nous déjeunons au milieu des dindons dans ce petit village, puis après encore quelques centaines de mètres sur la piste principale, nous prenons un petit chemin sur notre droite qui n'est pas évident à trouver (il faut demander aux

habitants). Nous traversons d'abord quelques plantations de café et de bananes où se reposent tranquillement une dizaine d'indiens qui nous indiquent notre chemin avec enthousiasme (surtout à Aurélie). Le chemin monte raide ensuite. Nous quittons les plantations et retrouvons vite la forêt vierge. Seul le petit chemin que nous suivons nous relie au monde des hommes et nous guide dans la jungle. Sa richesse nous fascine encore et toujours. Nous atteignons un col et nous redescendons de l'autre côté, toujours dans cette forêt luxuriante. Nous arrivons subitement sur une petite prairie plate qui survit là où on ne sait comment.

Au sortir de la forêt, une prairie. En face de nous le Macchu Picchu

En face de nous, le Machu Picchu ! Moment magique où à peine sortis du couvercle impénétrable et opaque de la forêt tropicale, on découvre ce site tant de fois rêvé et imaginé. Malheureusement, il est 17h30, à une demi-heure à peine de la nuit et toutes nos recherches pour trouver de l'eau restent vaines. Assez frustrés de devoir quitter ce lieu aussi paradisiaque, nous continuons la descente de nuit. Au bout d'une petite heure, on arrive à une ferme complètement isolée. Les habitants sont très sympathiques et ils ont de l'eau. Ils nous proposent de dormir sur la dalle en béton à côté de leur maison où ils font sécher le café. Pour la première fois de notre séjour au Pérou, nous décidons de ne pas planter les tentes. Le ciel nous punit implacablement de notre faiblesse, puisque deux heures après nous être endormis, allongés sur notre dalle, il se met à pleuvoir, la

pluie ne s'arrêtera qu'au petit matin. Climat tropical dans les duvets. Nous nous protégeons tant bien que mal avec nos couvertures de survie.

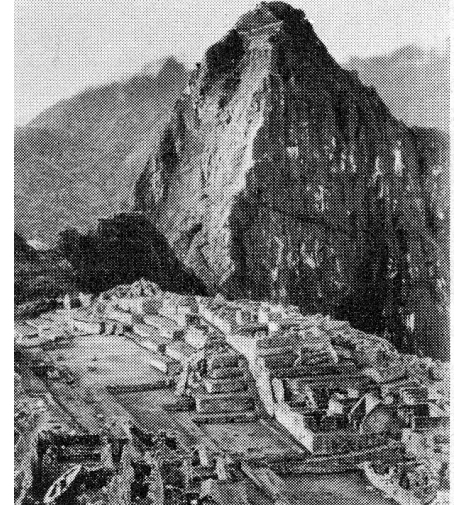
Le lendemain matin, on ne traîne évidemment pas trop dans les duvets. Tout en faisant sécher nos affaires, nous observons nos hôtes qui vivent ici en presque complète autarcie avec quelques poules, lapins, des caféiers et bananiers et trois petits chiens. Nous descendons dans la vallée et nous suivons le torrent jusqu'à l'usine

hydroélectrique du Machu Picchu. Nous y prenons le train local (sa vitesse moyenne en comptant les arrêts oscille entre 5 et 10 km/h) jusqu'à

Agua-calientes, étonnant village complètement dédié au tourisme qui a poussé comme un champignon tout autour des rails et des sources thermales.

Le matin du 7 août, il pleut et au lieu de marcher une heure sous la pluie battante, nous rejoignons la foule des touristes pour prendre un bus luxueux qui nous emmène jusqu'au site du Machu Picchu. Il nous apparaît d'abord complètement fantomatique dans des nappes de brouillard qui s'entrelacent. Les constructions sont étonnamment bien conservées, les gros blocs qui les constituent ont des formes harmonieuses et s'emboîtent parfaitement. Les nuages se déchirent peu à peu tandis qu'on prend de la hauteur en direction du

chemin de l'Inca. On a alors la fameuse vue du site avec le Huayna Picchu en toile de fond. Nous retraversons les ruines afin de prendre le chemin en escalier très raide qui y conduit. Du sommet, on a une belle vue générale du site, un peu écrasée quand même.



On redescend par un autre chemin qui nous mène au temple de la Lune, belle apparition dans la jungle. On revient ensuite (à pied cette fois) jusqu'à Aguascalientes. Un gamin habillé en petit inca nous double en courant ; il coupe les lacets de la route pour rattraper un bus de touristes à chaque virage et leur crier : « Good bye ! ». Il s'arrête quand même dix secondes devant Aurélie pour lui demander sa nationalité et le nom du président français. Quelque peu troublée, elle répond Mitterrand...

Le lendemain, par le train et un colectivo, nous rentrons à Cusco où nous flânonnons toute la journée. Nous prenons un avion pour Lima le matin du 9 août et nous quittons le Pérou le soir-même. Dans l'avion, les belles montagnes de la Cordillère Blanche, les balades dans la jungle, les sites Incas, la musique péruvienne, les bons petits plats typiques nous manquent déjà.. ♦

Le Pérou pratique

Informations pratiques

Je ne développerai pas dans cette partie toutes les informations qu'on peut trouver facilement dans les guides de voyage (Lonely Planet, Guide du Routard...). Je mettrai plutôt l'accent sur les renseignements concernant l'alpinisme dans la Cordillère Blanche.

Huaraz est une ville presque comparable à Chamonix, les deux villes sont les points de départ pour de nombreuses courses en montagne et on y trouve donc beaucoup de matériel et de la nourriture appropriée. Entre deux virées en montagne, nous y passons en général deux jours pour recharger nos batteries puis faire les courses et les sacs pour la prochaine ascension. La présence de cette ville au pied de la Cordillère Blanche y rend la pratique de l'alpinisme aisée ; à la limite on peut presque partir grimper là-bas comme on le fait dans les Alpes, légers, à deux, trois ou quatre. Nul besoin de prévoir en France 5 semaines de nourriture comme il faut le faire pour une expédition dans le Grand Nord. Par contre les secours en montagne ne sont pas encore bien fiables, on n'y part pas comme certains le font dans les Alpes, tranquilisés par le téléphone portable dans le sac... Passez quand même au bureau des guides à Huaraz signaler toutes vos ascensions, vous y obtiendrez aussi quelques informations sur les conditions en montagnes même si elles sont souvent très évasives et optimistes. Ils ne veulent évidemment pas perdre de clients en cas de mauvaises conditions mais pourront vous conseiller un sommet plutôt qu'un autre. Sur l'état de la voie normale du Huascarán, nous n'avons par exemple pas su ce qu'il en était réellement. La meilleure façon de se renseigner sur les conditions en montagne est en fait, comme dans les Alpes, de discuter à Huaraz avec les gens qui en reviennent.

Le matériel :

On trouve à Huaraz une bonne dizaine de boutiques spécialisées dans la vente de matériel de montagne. On y trouve presque tout : des piolets tractions, des vêtements en Gore Tex, des cordes d'occasion (!), des réchauds et des cartouches de gaz (les classiques C206 ainsi que le format CV270...), des broches à glace, des pieux à neige. Il est quand même préférable d'apporter tout son matériel de France, la qualité du matériel trouvé sur place étant très variable et les prix sont comparables à ceux rencontrés en France. De toute façon les compagnies aériennes acceptent jusqu'à 60 kg de bagages pour les destinations d'Amérique du Sud. En outre il est aisé de revendre son matériel sur place.

La nourriture :

On trouve à Huaraz (au supermarché Ortiz ou au marché couvert par exemple) l'essentiel de la nourriture que l'on emporte d'ordinaire en montagne : des pâtes, du riz, du muesli, de la purée, des boîtes de thon, du fromage... On peut conseiller d'apporter de France

des soupes lyophilisées, quelques barres de céréales, des bonbons acidulés. Nous avons aussi emporté une vingtaine de plats lyophilisés pour les camps en altitude. Chaque plat est normalement prévu pour 4 personnes, mais nous les avons mangés à deux. Mieux vaut donc les essayer avant de partir. C'est cher mais bien pratique. Ce n'est pas excellent mais bien meilleur que des pâtes cuites dans l'eau tiède.

Les transports :

Les lieux de départ pour les ascensions dans la Cordillère Blanche sont très bien desservis à partir de Huaraz. Le moyen de transport le plus utilisé et le plus pratique est le colectivo, mini-bus de 10 places qui fait office de « taxi ». Il s'arrête dès qu'il peut prendre un passager supplémentaire, à moins qu'on ne demande au chauffeur de faire taxi, auquel cas il file droit vers sa destination. Il y en a partout sur toutes les routes, il suffit de tendre la main pour qu'ils s'arrêtent, et ils sont vraiment bon marché.

Les mules et porteurs :

A chaque point de départ d'un trek (à Cashapampa par exemple pour notre trek), il est très facile de louer les services d'un muletier et de ses mules. Ils sont toujours plusieurs à venir à votre rencontre. Un muletier se fait payer 10 dollars par jour, plus 5 dollars par mules. Dans le parc du Huascarán, les muletiers doivent être titulaires d'une carte officielle d'arriero (risque d'amende dans le cas contraire). A vérifier donc avant d'en engager un. Pour les porteurs, il faut les réserver depuis le bureau des guides de Huaraz. Il faut compter dans les 25 dollars par jour et ils portent environ 25 kilos.

La météo, les conditions en montagne:

La meilleure saison pour pratiquer l'alpinisme dans la Cordillère Blanche s'étend de mai à septembre. C'est la saison sèche, nous avons vu à peine quelques nuages à Huaraz. En montagne, par contre, il y a en moyenne toutes les semaines un jour ou deux de mauvais temps (rarement plus de deux jours de suite), avec gros cumulus, quelques précipitations, mais nous n'avons pas vu d'orage (comme en hiver dans les Alpes). Le reste du temps, il faisait grand beau, seuls quelques nuages bourgeonnaient dans l'après-midi.

Quand il fait beau en plein midi, il peut faire jusqu'à 20°C à 6000m. La température descend bien sûr très vite quand le soleil ne tape plus, et descend rarement en dessous de -20°C la nuit. Un duvet -15°C suffit amplement, personnellement, je n'ai pas eu froid habillé dans un duvet -5°C.

Dans le sud du Pérou, le climat est beaucoup plus humide. Il pleut presque tous les matins et pour un trek, il faut prévoir un poncho.